

Öffentliche Bibliothek der Universität Basel

Findbuch
zum Nachlass
Marina Cvetaeva(1892-1941)
(Signatur: NL 15)

Gescannt im November 2008

Spätere Korrekturen oder Zusätze werden nicht mehr in diesem Findbuch nachgetragen,
sondern im OPAC [Handschriften und Nachlässe](#).

Cvetaeva

15

Depositum: Marina Zvetajeva

I

LE BRUIT DU TEMPS

Eblouissante Tsvetaeva

Il était une fois un immense pays. Un pays qui existait depuis longtemps déjà et dont l'exploration eût épuisé des chevaux par milliers. Comment y vivait-on? A quoi s'occupait-on? Pour le savoir, il eût fallu engager bien des missions, sillonner d'interminables étendues, enquêter auprès de très nombreuses ethnies. Nous étions au XIXe siècle et pourtant, il semblait à certains que rien n'avait jamais bougé - rien, même dans les capitales où tout donnait à croire que les ans s'écoulaient dans un mortel sommeil. C'était comme si ce pays devait périr de n'avoir jamais su aspirer une vraie bouffée libératrice.

Cette bouffée, il advint pourtant qu'au milieu de l'ennui, elle se laissa pressentir. Les temps, très lentement mais de façon irrévocable, basculaient. L'œuvre du prodigieux Tolstoï, minu-

Jil Silberstein

tieusement, enregistrait le changement. Des voix, longtemps muselées, empêchées, et s'exprimant au nom de millions d'êtres accablés, désireux de briser là le joug social, se firent entendre à grand péril. Des hommes osaient lever le ton, parler de la misère, de l'implacable cruauté, de mutations impératives. De tout cela qu'advendrait-il? Nul ou presque ne le savait encore. Mais les esprits les plus sensibles commençaient à tressaillir. Et plus l'événement approchait, plus leur semblait intolérable l'attente. Plus montait en eux l'impérieux désir d'aider à cette mue - de toute leur force, de toute leur passion. Qui leur eût dit que cette mutation leur coûterait la vie aurait passé pour une Cassandre détestable. Et puis: à quoi bon vivre dans l'étouffement? N'en allait-il pas désormais, sous peine d'asphyxie, d'un acte nécessaire?

Ces esprits-là, qui devaient composer la plus superbe et bouleversante gerbe de poésie, peut-être, que le monde ait connue, avaient pour nom: Blok, Mandelstam, Maïakovski, Essenine, Pasternak, Akhmatova, Tsvetaeva... Fondamentalement différents, chacun, et peut-on dire vraiment géniaux - qu'ils fussent symbolistes, akhméistes, futuristes... - Tous furent unanimes lorsqu'il s'agit, fort de l'immense pressentiment, d'aider le temps à libérer l'étincelle promise: «O jours, sortez du taudis des années!» (Maïakovski). Tous placèrent leur vie dans cet espoir. Tous la perdirent - et de manière atroce - face à ce nouveau-né à ce point attendu, cependant, mais qui, dans sa brutalité et son intrinsèque, ne leur ressemblait plus. Alexandre Blok, d'épuisement et de tristesse, en 1921. Ossip Mandelstam, en route vers un camp de travaux forcés, en 1938. Vladimir Malakovski, par le suicide, en 1930. Sergueï Essenine, également suicidé en 1925. Boris Pasternak, après une longue et odieuse campagne de diffamation, en 1960. Anna Akhmatova, au terme d'interdits et d'humiliations, en 1966. Marina Tsvetaeva, par pendaison, en 1941.

Désormais réveillé - et de façon cinglante - l'immense pays pouvait bien se passer de tels chantres. D'autres êtres, serviles ou malléables à souhait, les remplaceraient avantageusement... du moins pour le Parti. Car, on le sait, l'on voguait désormais vers l'avenir radieux. Il n'empêche: tous ces poètes massacrés sont aujourd'hui l'espoir et l'âme combattante de la Russie. L'on n'assassine pas les morts. Et quant à l'extermination de la mémoire - l'affaire est fort mal engagée. Aujourd'hui les poètes ont modifié le répertoire. Ils s'appellent Soljenitsyne, Zinoviev, Sakharov, Boukovski, Guinzbourg. Plus préparés que leurs aînés, ils s'acharment sans faillir, en défendant les libertés pour

lesquelles ceux-là sont tombés, à honorer leurs noms. Et ces noms resplendent, aussi hors d'atteinte de la violence que les étoiles.



Marina Tsvetaeva, *Le Diable et autres récits*, *Ariane* (l'Age d'Homme) et *Mon frère féminin* (Mercure de France)

Le Mystère et le Graal

Parmi ces astres, Marina Ivanovna Tsvetaeva (1892-1941) tient une place à part liée au fait qu'elle est la passion incarnée et l'impatience saisie à la cime même de son incandescente revendication. Sa lecture, instantanément, secoue, enflamme, sidère, lève de vertigineuses bouffées ordonnant à l'esprit et à l'âme un immédiat ressaisissement. Elle en appelle au Tout - et sur-le-champ! Comment? Dans quel dessein? Qui le dira? - Quand ces vers, torturés à la limite du masochisme, hachés et concis jusqu'au cri, témoignent d'une formidable impasse.

Car la vérité est que la poésie de La Tsvetaeva, nourrie du passé fabuleux, de la chevalerie, de Pharaon, de «la chanson du roi tzigane» ou des exploits de Diomède, ne parvient pas à percer l'énigme de l'avenir. Mémoire de la grande vocation de l'homme, elle se heurte de plein fouet au futur incertain. Elle qui est impérieux appel à l'acte au nom de ce qui fut, se vrille sur elle-même et se déchire - parce que, comme je l'ai dit, l'action ne trouve pas son sens dans cette Russie-là. Ni dans ses grandes capitales; ni dans le gigantesque mouvement naissant dans lequel, rapidement, la poétesse décèle le contraire même de sa vocation de liberté, de noble risque, d'espace et de partage. Aussi, prise dans l'étau empêchant toute complaisance, la nostalgie ne peut-elle qu'aviver la brûlure: «Ame ignorant toute mesure/Ame cruelle et fanatique/Qui souffre la nostalgie du fouet»; ne peut-elle qu'exacerber encore la vocation du sacrifice: «Et, avec un sourire inspiré, le premier/Monter sur ton bûcher». Tsvetaeva en est certaine: «Nous répondrons devant Dieu, ô Terre» - mais qu'aurons-nous à faire valoir?

Le lecteur demandera à quoi bon cette poésie qui interpelle et qui rassemble sans pourtant

désigner le but. Qui livre donc au seul tourment. Mais quel poète, sans faillir à sa mission, a jamais expliqué le monde? - Quand c'est de nous placer face au mystère qu'il s'agit. Mystère fécondant, infiniment. Avec douceur, miséricorde, avec complicité, avec ardeur, douleur, orgueil - qu'importe! Toute poésie qui dure et n'est pas balayée par un écart de l'actualité, a ses assises dans la souffrance. Homère, Sophocle, Shakespeare, Dante, Pouchkine, Eliot, Trakl, Saba (ces noms que je répéterai toujours): tous ont chanté la mort et les vicissitudes, la certitude et le tourment et puis la grâce - plaçant l'accent, au gré de leur tempérament, qui sur la gentillesse, qui sur la réconciliation, qui sur le gouffre. Tour à tour et sans pouvoir trancher. Tous ont vécu pour nous communiquer cette même ferveur dans le doute; cette même absence de rancune. Par nous, c'est certain, ils vivront.

Et puis, résistez donc à ces accords: «Au noir minuit, sous le rideau de branches anciennes./Nous vous faisons présent de fils beaux comme la nuit./De fils dépouillés comme la nuit./Et le rossignol./Murmurant, leur promettait la gloire.» Résistez à la subtilité intuitive de cette femme qui, sous couvert d'appels absolus, a sondé l'âme dans tous ses ondoiements. Qu'on lise *Le Diable et autres récits* où les échos de l'enfance, ses jeux, ses peurs et ses malices ressurgissent comme les trésors d'une ville engloutie. Qu'on lise *Ariane*, exceptionnelle version moderne du mythe grec, où pas une réplique n'advient qu'elle ne se serre encore et enrichisse la trame de cette tragédie. Qu'on lise aussi la lettre à Nathalie Barney, réquisitoire pour la féminité émerveillant d'intelligence et de pénétration (*Mon frère féminin*). Tsvetaeva vous tient. Parce qu'elle incarne au plus haut tous les pouvoirs de l'âme, au prix de toutes les contradictions, pour faire chanter et le Graal et le doute, et la mère et le fils et l'amour qui saisit sans rien pouvoir conclure.

Evoquant sa mémoire, Soljenitsyne rappelait l'«éblouissante Tsvetaeva». Eblouissante, elle le fut - à la manière d'un météore d'une folle acuité. Orgueilleuse face au don sacré de la vie, mais aussi d'une flagrante humilité, cette femme qui connut à ses débuts littéraires (*L'Album du soir*, 1910; *La Lanterne magique*) une gloire méritée, a traversé son siècle pour embraser les âmes comme le font les grandes légendes. Et pourtant: quel drame aura été sa vie. Exilée dès 1922, cette poétesse qui fut l'un des rares intellectuels à pressentir la catastrophe, ne devait revenir que dix-sept ans plus tard dans son pays pour y trouver la solitude, la mort des siens et puis le désespoir. C'est à Elabouga, petit village tartare, qu'elle se pendit en 1942. Entre-temps, loup blanc dans l'émigration, très isolée, peu lue, proie de son exigence tyrannique et de la méfiance de ses amis, déchirée par un mari désireux de faire amende honorable aux nouveaux maîtres et par le cataclysme s'abattant sur la Russie, elle devait écrire une somme considérable d'œuvres qui aujourd'hui encore restent interdites ou méconnues.

Enfin, j'aurais l'impression de manquer au portrait, si approximatif soit-il, si je ne mentionnais combien Marina Ivanovna Tsvetaeva aime les siens, les poètes. En des vers inoubliables, elle les a chantés, leur dédiant à l'un ou à l'autre, à Pasternak ou à Akhmatova, poèmes et cycles qui aujourd'hui encore saisissent, pétrifient. Ainsi ces vers à l'admirable Alexandre Blok: «Dans le claquement léger des sabots dans la nuit./Ton nom tout haut résonne./Et le chien du pistolet le nommera, sonore./Dans nos temps en claquant.»

Festival de Lausanne
Margarita Castro-Alberty au Municipal...

HARME

IX
es

e

colorent aujourd'hui
fond peu à peu avec
Et certes ces diman-
erre assumaient bien
la semaine de travail
tante heures que des
ait pas toujours foli-
immuablement voué
nes, au culte le matin,
des parents et enfants
nue empesée, l'ennui
la phrase célèbre de

sont devenus synony-
cités, de la poussière,
on en croit le film de
tit garçon pétrifié sur
guère plus amusante
siècle, que les déam-
l'auto pour ceux qui
rt son contexte tragi-
ses randonnées, des
re-t-elle en un clin
neige, aux lacs, à la
rvée. Il y a encore des
nnées 80.

ouve son compte dans
s beaux dimanches en
qui se feuillette avec
evallaz traite le sujet à
aleureuse, qui lui est
appropriés, les deux
par les familles ro-

ies de pêche et de luge
s, luxe suprême de la
s de gym, cueillette de
cortèges, ski de prin-
tir, balades dans les
re extraordinairement
anche après dimanche
droit vers le bonheur!
insiste: ces photos ne
es. Gourmandes aussi.
rivilege du dimanche,
onades, les trois décis,
s marches!

me. A savourer un

Colette Muret

nité
ez
ux

ondissement de Pully,
x a tenu son assemblée
à l'Octogone en pré-
nalités libérales, dont
Pully, et MM. Ernest
mboni, députés. Ayant
gnificative lors des der-
es, devenu le premier
illiers communaux et 2
t renforcé leur organi-
pureau et d'un comité
allotton quitte la pré-

1. 1 Paket mit 11 Faszikeln enthaltend Dichtungen in Maschinenschrift und im Druck der russischen Dichterin Maria Zwetajewa.
2. Handschriftliches Gedichtbuch Zwetajewa's.

Depositum Marina Cwětaeva

Verzeichnis der 10 Faszikel

1. Poěma gory. [Korrekturabzug].
2. Vstavka v Živoe o živom. (Města, vypuščennyja V.V.Rudnevym, kak "neinteresnyja dlja srednjago čitatelja"). [Masch'schr.] No.1-8.
3. Posmertnyj podarok. (NB! nigdě ne napečatano) [Masch'schr.] [Beil.: Rezension von "Gronskij, N.P. Stichi i poěmy". Ausschn.]
4. Sergěj Ja.Éfron. Iz knigi "Zapiski Dobrovoĭca", gl.II. (Dekabr' 1917 g.) Abschrift M.C. [Handschr.]
5. M.C. Krysolov. [Masch'schr.u.Korr'abzüge].
6. Pověst' o Sonečkě. Časť vtoraja: Volodja. [Masch'schr.]
7. Živoe o živom I/II.- Pesnik i vreme.- Sivilla.- Stol.- Ici-haut I/II.- Krasnyjbyček.- Iz knigi Lebedinyj Stan.- Tvoja smerť.- Popytka komnaty.- Muzej Aleksandra III.- Oktjabr' v Vagone.- Poema vozducha.- Majakovskomu. (Stichi). [Korr.-abzüge].
8. Bašnja v pljuščě.- Stichi k Sonečkě.- Pověst' o Sonečkě.- Dom u starago Pimena.- Mať i muzyka.- Plěnyj duch.- Stichi sirotě.- Iskusstvo pri světě sověsti, I/II.- Chlystovki.- Tezej. Trilogija, č.1: Ariadna, č.2: Fedra.- Geroj truda.- Voĭnyj proězd.- Nezděšnij večer (2 Ex.).- Evrejam.- Čort.- Stichi k Puškinu.- [Korr.-abzüge].
9. Interesnyja vyrizki.
10. Lebedinyj Stan. Moskva 1917 g.-1921 g. [&] Perekop. Moemu dorogomu i věčnomu dobrovoĭcu. [Hschr.Gedichtbuch].

Ausser No.4 & 9 alles eigene Werke. M.Cwětaevas.

- auf 86
- 11. Cwetaeva, Marina. Versty. Moskva 1922 (Druck mit autogr. Widmung und Zusätzen)
 - 12. Cwetaeva, Marina. Molodec. Praga 1924 (ebenso)
 - 13. Cwetaeva, Marina. Remeslo. Moskva, Berlin, 1923 (ebenso)

- AUTOR Cvetaeva, Marina (1892-1941);
 TITEL Brief
 AN Nicolai Avdoevic; *(02.10)*
 O.,D. Clamart; 16.05.1932
 PROV Gekauft 1990.
 DOKA e DOKT b SPR rus FOR 1 Bl.
 NACHL 0015, 014 05757
- AUTOR Cvetaeva, Marina (1892-1941);
 TITEL Ansichtskarte
 AN Szépanyinsky, (Madame); *Сзѣпаньинскы (мадам) 1932*
 DAT 12.06.1939
 PROV Gekauft 1990.
 DOKA e DOKT b SPR rus
 NACHL 0015, 015 05758
- AUTOR Cvetaeva, Marina (1892-1941);
 TITEL Fragment eines Manuskripts über Kunst
 DAT 11.1933
 FUSSN Typoskript, mit Tinte korrigiert. Bl.8 (korrigiert aus:
 10).
 PROV Gekauft 1990.
 DOKA t DOKT m SPR rus FOR 1 Bl.
 NACHL 0015, 016 05759
- TITEL Blätter aus einem Poesiealbum
 FUSSN 5 Bl. des Albums sowie 4 Bl. und ein Doppelbl., welche
 lose beilagen. Auf einem der Albumblätter aufgeklebt
 Notizblatt mit einem autogr. Gedicht von Marina
 Cvetaeva (Bleistift), datiert 1922.
 PROV Gekauft 1990.
 DOKT m SPR rus
 NACHL 0015, 017 05760
- TITEL 3 Photographien der Marina Cvetaeva und eine ihres
 Grabes
 PROV Gekauft 1990.
 DOKA p DOKT p SPR rus
 NACHL 0015, 018 05761

I
Depositum Marina Zwetajewa.

1. 1 Paket mit ⁹ 11 Faszikeln enthaltend Dichtungen in Maschinenschrift und im Druck der russischen Dichterin Maria Zwetajewa.
2. Handschriftliches Gedichtbuch Zwetajewa's.

~~Das Depositum darf nur mit dem Einverständnis von
Hr. Professor Mahler eingesehen werden.~~



Neu

N22 3.10.92

«Man kann mich nur über Kontraste erfassen»

Zum 100. Geburtstag von Marina Zwetajewa

Von Ilma Rakusa

Am 8. Oktober 1992 jährt sich zum hundertstenmal der Geburtstag von Marina Zwetajewa, der neben Anna Achmatowa bedeutendsten russischen Lyrikerin dieses Jahrhunderts. Marina Zwetajewa blieb von den Wirren der Oktoberrevolution nicht verschont: Von 1922 bis 1939 lebte sie im Prager und Pariser Exil. In die Sowjetunion zurückgekehrt, nahm sie sich 1941 in Jelabuga aus Verzweiflung das Leben.

Man könne sie nur über Kontraste erfassen, das heisst über die «Allgegenwärtigkeit von allem», schrieb Marina Zwetajewa 1937 an Juri Iwask. Gegensätze, Widersprüche, Extreme sind ihr Wesens- und Lebensmerkmal: Sie liebt Napoleon und hasst die «Diktatur des Meeres»; sie besingt – in der Sowjetunion – die Weisse Armee und verteidigt – in der Emigration – den «roten» Majakowski; sie wählt die alte, vorrevolutionäre Orthographie, um ihrer Zeit prophetisch vorauszuzeilen; sie fürchtet die Errungenschaften moderner Technik und stösst ästhetisch an äusserste Grenzen vor; sie schafft es, «gleichzeitig zehn Beziehungen zu unterhalten», und erträgt nicht die geringste Abwendung des Blicks; sie sehnt sich nach Liebe und scheut reale Begegnungen («man stösst mit den Köpfen aneinander. Zwei Wände. Kein Hindurchkommen»); sie ist Dichterin mit Haut und Haar und zugleich «Pelikanmutter», Vollhausfrau und Ernährerin; sie bevorzugt den Traum und «schmort im Alltag» – «masslos in einer Welt nach Mass».

Es bedurfte einer gewaltigen Anstrengung, diese Gegensätze aus- und aufrechtzuerhalten, auch wenn just sie poetischen Zündstoff lieferten. Man ertappt Zwetajewa immer wieder bei dem Versuch, schmerzlich empfundene Dualismen gewaltsam auszumergen. Mit fragwürdigem Erfolg, wie ein deutsch geschriebener Brief an Rainer Maria Rilke (2. 8. 1926) zeigt:

«Den Mund hab ich immer als Welt gefühlt: Himmelsgewölbe, Höhle, Schlucht, Untiefe. Ich habe den Körper immer in die Seele übersetzt (entkörperert), die physische Liebe – um sie lieben zu können – so verherrlicht, dass plötzlich nichts von ihr blieb. Mich in sie vertiefend, sie ausgehöhlt, in sie eindringend, sie verdrängt. Nichts blieb von ihr, als ich selbst: Seele.»

Zwetajewas Prioritäten sind unverkennbar: In romantisch-idealisiertem Geist erzogen, favorisiert sie die Seele vor dem Körper, die Abwesenheit vor der Präsenz, die Ruhelosigkeit des Begehrens vor dem Erfüllthein, das Ideal vor der schlechten Alltäglichkeit, die Dichtung vor dem Leben. Doch indem sie sich zur Auseinandersetzung zwingt, das «Kontra» gross schreibt und sich jeder Ideologie verweigert, indem sie das Risiko des Widerspruchs (der Isolation usw.) eingeht, schafft sie ihr Werk: ein «Gesamtkunstwerk» eigenster Prägung, darin jede Metapher rückübersetzbar ist in harte Lebenswahrung.

Ein Blick zurück in die Kindheit verrät dies:

«Wichtigste Einflüsse: die Mutter (Musik, Natur, Gedichte, Deutschland. Passion fürs Judentum. Einer gegen alle. Eroica). Weniger bewusst, aber nicht weniger stark: Einfluss des Vaters (leidenschaftliche Arbeitsliebe, kein Karriere-Ehrgeiz, Schlichtheit, Weltfremdheit). Vaters und Mütter Einfluss zusammengekommen: Spartanertum. Zwei Leitmotive in einem Haus: Musik und Museum. Atmosphäre: weder bourgeois noch intellektuell, sondern «ritterlich». Leben auf hohem Niveau.»

Jedes Stichwort – es handelt sich um die Beantwortung eines Fragebogens – liesse sich bekräftigen durch das Porträt von Zwetajewas Tochter Ariadna Efron: stilvolles, sicheres Auftreten, gerade Haltung, schlagfertige Rede («Sie sprach kurz, ihre Antworten waren Formeln»), spartanische Bescheidenheit in bezug auf Kleidung («Mode lehnte sie ab»), Essen und Schlaf, Liebe zu klar konturierten Landschaften (Berge, Felsen, Wald), die man als Fussgänger bewältigen kann. «Sich einfach zu ergötzen, vermochte sie nicht.»

Mit Zigaretten, schwarzem Kaffee und einem Zimmer für sich allein wäre Zwetajewa glücklich gewesen. Aber solchen Luxus kannte sie nur als angehende Dichterin in Maximilian Woloschins Künstlerkolonie auf der Krim. Ebdort lernte sie Sergei Efron kennen. Bald darauf – sie war 19, er 18 – heirateten sie, 1912 kam die Tochter Ariadna zur Welt, und von da an gönnte ihr das Leben keine Ruhe: Revolution, Geburt von Irina, die während des Bürgerkriegs verhungert, Efron verschollen, erst 1921 die Nachricht, er lebe in Prag. 1922 Emigration, ärmliches Leben in Prager Vororten, 1925 Geburt des Sohns Georgi (Mur), Übersiedlung nach Paris. Enge, finanzielle Schwierigkeiten, Isolation.

In den dreissiger Jahren zunehmende Entfremdung von Mann und Tochter. Efron, Leiter des dem NKWD unterstehenden «Verbands der Heimkehrer in die UdSSR», wird in den Mordfall Ignaz Reiss bei Lausanne verwickelt und muss sich 1937 über das republikanische Spanien in die Sowjetunion absetzen. Zwetajewa folgt 1939 nach, aus Treue, aber ohne Illusionen. Im Spätsommer wird Ariadna verhaftet, kurz darauf Sergei. Wohnungssorgen, Arbeitsprobleme, Angst. Nach Kriegsbeginn lässt sich Zwetajewa mit ihrem Sohn aus Moskau ins tatarische Jelabuga evakuieren. Dort nimmt sie sich am 31. August 1941 das Leben, 49 Jahre alt.

Ständiger Begleiter in dieser Wirtsal war das Heft. Das Heft auf dem Küchentisch, im Freien, auf den Knien. Hier entwarf Zwetajewa Gedichte, Poeme, Versepen, lyrische Essays, Prosaerinnerungen, Dramen, hier notierte sie Briefe und Tagebuchskizzen. In der Morgendämmerung oder

in kurzen Pausen des Alltags. «Ich habe keine Zeit nachzudenken, die Feder denkt.» Doch Schaffensdrang und Disziplin waren immens, das Schreiben ein Muss, das Zwetajewa als «Leib-eigene der Lyra» der Leibeigenschaft des Hausfrauendaseins abtrotzte. Warf man ihr Härte vor, reagierte sie unwirsch:

«Meine scheinbare Härte war nur – Form, Wesenskultur, notwendiger Selbstschutz – vor eurer Weichheit, Rilke, Marcel Proust und Boris Pasternak. (...) Ihr kauft euch – durch sie – frei, verstopft mit dieser hygroskopischen Watte die Wundlöcher, die ihr geschlagen habt, den brüllenden Schlund der Wunden. (...) Robert Schumann vergass, dass er Kinder hatte, vergass ihre Anzahl, vergass ihre Namen, vergass überhaupt die Tatsache, fragte nur, ob die älteren noch immer so wundervolle Stimmen hätten. Aber – das ist nun eure Rechtfertigung – nur Solche schaffen Solches.» (An Boris Pasternak, Oktober 1935)

Schaffen nur Solche Solches? Zwetajewa behauptet, wie sich längst gezeigt hat, den gleichen Rang wie die von ihr bewunderten Rilke und Alexander Blok, wie Ossip Mandelstam, Boris Pasternak und Anna Achmatowa. Und müssig die Frage, ob sie unter besseren Lebensbedingungen noch Besseres, noch mehr geleistet hätte. Die Zwänge, die Widerstände und Spannungen lieferten wesentliche Schreibimpulse, Zorn, Frustration und Sehnsucht («mein stärkstes Gefühl») entluden sich im Gedicht.

Zwetajewa ist ein genuin dramatisches Talent, unter ihrer Hand gewinnt jeder Stoff geradezu explosive Expressivität. Ob Tisch oder Holunder, ob Vorhang oder ein Augenpaar – die Leidenschaft versetzt alles in Vibration. Und wo der Zorn diktiert, hagelt es sarkastische Staccatoverse:

«(...) Zeitung lies: Geläster.
Zeitung lies: Der Feind.
Keine Spalte ohne Ekel,
Keine Zeile nicht verschweigt. (...)»
(«Zeitungsleser», 1935. Übersetzung: Christa Reinig)

Selbst Abschied, Trennung, Tod inspirieren Zwetajewa nicht zu elegischen Zeilen, sondern – umgekehrt – zu einem vitalen, herausfordernd-emphatischen Dialog. Der Bruch mit Konstantin Rodzewitsch – nach einer kurzen, stürmischen Liebe in Prag – erscheint im «Poem vom Ende» als Kulmination, als der geballteste Ausdruck der



Marina Zwetajewa, 1917. (Bild Suhrkamp)

Beziehung. Und Rilkes Tod setzt in Zwetajewa jene schöpferischen Energien frei, die im Briefwechsel – mit seinem Maximalismus, seiner angespannten Hoffnung auf eine Begegnung (zu der es nie kommen sollte) – implodierten: die lyrische Nekrolog-Epistel «Neujahrsbrief» liest sich als heiter-ernstes Gespräch ausserhalb von Raum und Zeit, in der Freiheit uneingeschränkter Kommunikation und Phantasie.

Mit den Prosatexten «Dein Tod» (1927) und «Einige Briefe von Rainer Maria Rilke» (1929) führt Zwetajewa den Dialog fort. So wie sie in den dreissiger Jahren den Tod ihrer Freunde Andrei Belyi und Sonja Holliday mit dem Essay «Ein gefangener Geist» und der wunderbar lebendigen «Erzählung von Sonetschka» beantwortet. Aufrührerisch den Tod neigend, inszeniert sie Unmittelbarkeit; die Beschwörung des Dahingegangenen verdichtet sich zum Mythos, zur Gegenwart.

Das gilt im besonderen für die autobiographische Prosa – «Mutter und die Musik», «Das Haus beim alten Pimen» u. a. –, wo die Gestalten der

Kindheit, auch der jungen Marina, erweckt werden – subjektiv («wie ich es sehe»), mit heftigem lyrischem Zugriff, unter gezielter Verwendung direkter Rede und Thematisierung des Erinnerungsprozesses selbst. Nicht Familienchronik, sondern glühende Ich-Prosa, nicht wehmütiges Memorieren, sondern dialogischer Monolog einer Mythomanin.

Zeitgenossen, Briefreunde bestätigen es: Zwetajewa war eine Mythenbildnerin, die sich von ihrem Gegenüber ein Bild schuf – leidenschaftlich, ungestüm, idealisierend –, darin der andere unterging, unfähig, ihren possessiven Eros zu erwidern. Tragik all ihrer Briefromane: die Überforderung des Partners durch maximalistische Ansprüche (der Loyalität, Zuwendung, Anteilnahme), seine «Vergewaltigung». Zog der andere sich zurück – masslose Erbitterung. Nur wenige, wie Pasternak, sind nicht erschrocken. Rilke, schon schwer krank, war solcher Intensität kaum noch gewachsen: «Rainer Maria Rilke! Darf ich Sie so anrufen? Sie, die verkörperte Dichtung, müssen doch wissen, dass Ihr Name allein ein Gedicht ist...»

Superlative, Emphase, Begeisterung. Es ist dieselbe – hymnische – Begeisterung, mit der Zwetajewa zehn Jahre zuvor ihre «Gedichte an Blok» («Dein grosser Name, Buchstaben, vier, / Aus dem Flug gefangene Bällchen und / Die Silber-schelle innen im Mund») und an die «Muse der Klage», Achmatowa, dichtete oder mit der sie 1919 das Land ihrer Seele, Deutschland, beschwor. Keine blinde, sondern eine luzide Begeisterung, die jedoch zur Mythisierung strebt. (Nicht umsonst kannte sich Zwetajewa in der Mythenvwelt der Griechen glänzend aus und verarbeitete antike Sagenstoffe in Dramen und Gedichten.) Die Zielrichtung: oben, «darüber hinaus», zum Absoluten. Akzidenzien geraten in den Sog der Vision. «Das ganze Werk der Zwetajewa», schrieb Susan Sonntag, «ist eine Aufforderung zur Verückung und zur genialen Besonderheit, das heisst zur Hierarchie: eine Poetik des Prometheuschen.»

Dieser Ansatz erscheint – paradox, wie so vieles bei Zwetajewa – gepaart mit Nüchternheit und daraus resultierendem Sarkasmus. So wie sie ihre Lebenssituation immer klar, illusionslos und ohne Selbstmitleid beurteilt, so wie sie bereits 1934 das heraufkommende Kriegsunheil ahnt und das Zeitalter der «organisierten Massen» ablehnt, so kennt sie auch im Schreiben Momente des «terre à terre», kennt sie die Register handfester Polemik. Voll Empörung reagiert sie auf die Annexion der Tschechoslowakei durch die Hitler-Truppen («Gedichte an das Tschechenland»), und ihre Briefquerelen mit kürzungswütigen Zeitschriftenredakteuren lassen an argumentativer Stringenz nichts zu wünschen übrig. Auseinandersetzung ist die Losung, im Guten wie im Schlechten.

«Was heisst das – menschliches Schaffen? Erwidern eines Schläges, weiter nichts. Eine Sache dringt auf mich ein, versetzt mir Schläge, ich erwidere die Schläge. Entweder die Sache stellt mir eine Frage, und ich antworte. Oder ich stelle vor die Antwort der Sache eine Frage. Stets Dialog, Zweikampf, Ringen, Kämpfen, Wechselwirkung.»
(«Natalija Gonscharowa», 1929)

Das tote Holz des Schreibtischs («mein Zulebzeiten-Totenbrett») – Zwetajewa reisst es aus seiner Statik, verlebendigt es zum Gegenüber, in einem Akt schöpferischer Vehemenz:

«(...) Dank, dass du hütetest mich
Und beugtest. Vergänglichem ab
Schlugst du mich wie der Magier die Schläferin.»

Der die Male der Schlacht
Tisch, in Kolonnen gebracht,
Die brannten: Der Adern Rot!
Chronik meiner Taten und Not!

Standbildstand, Munds Verschluss
Du warst mir Thron, Raum und Fluss
Warst das, was dem Judenvolk
Die Säule, die brennend rollt!

So sei gesegnet denn –
Mit Stirn, Ellenbogen, verknöteten
Knien – wie eine Säge gewusst –
Tischrand – Schnitt in die Brust!»
(Übersetzung: Rainer Kirsch)

Auffallend die Metaphern des Verletzens: Das Vertraueste, Unabdingbarste fügt Schmerz zu. Selbst das Brot – in einem späten Gedicht von 1940 – «tut weh». Der Schmerz als Stimulans, als kreativer «Schlag».

Schon 1916 findet Zwetajewa zu jenen Rhythmen, deren «musikalische Magie» Pasternak so bewundert hat. Im Laufe der zwanziger Jahre strafft und verschärft sich die Form. Es dominiert der dreibeigige Vers mit einsilbigen (Reim-)Wörtern: ein hektisches Staccato, bei einer maximal elliptischen Syntax (die jeden Übersetzer zur Verzweiflung treibt). Äusserste Verdichtung auch in der Prosa: substantivischer Stil voller Wortspiele, Assonanzen, Neologismen, dessen emotionale Geballtheit sich in einer exzessiv-expressiven Zeichensetzung manifestiert. Zwetajewa schreibt mit dem Ohr; ihre Texte sind Partituren, notiert für den mündlichen Vortrag, für die emphatische Deklamation.

Selbst in ihren deutsch geschriebenen Briefen an Rilke (und in ihren französischen Übertragungen eigener Arbeiten) bricht sich ihr Personalstil Bahn: dieselben Kunstgriffe, derselbe prägnante Rhythmus. Rilke schwärmte: «Welche Stärke Du hast, Dichterin, auch in dieser Sprache Deine Absicht zu erreichen, genau zu sein und Du. Dein

Marina Zwetajewa

- 1892 Marina Zwetajewa wird am 8. Oktober (26. September alten Stils) als Tochter des Kunsthistorikers und Museumsdirektors Iwan Zwetajew und der Pianistin Marja Mejn in Moskau geboren.
- 1903–1904 Pensionat in Lausanne.
- 1904–1905 Aufenthalt in Freiburg im Breisgau.
- 1910 «Abendalbum», der erste Gedichtband, erscheint im Selbstverlag.
- 1912 Heirat mit Sergei Efron, Geburt der Tochter Ariadna.
- 1922 Emigration über Berlin nach Prag, wohin es Efron als Angehörigen der Weissen Armee verschlagen hat.
- 1922–1923 Die Gedichtbände «Werstpfähle», «Trennung», «Gedichte an Blok», «Psyche», «Handwerk» erscheinen.
- 1925 Geburt des Sohnes Georgi, Übersiedlung nach Paris.
- 1928 «Nach Russland», letzter Gedichtband zu Lebzeiten.
- 1939 Rückkehr in die Sowjetunion. Verhaftung von Tochter und Mann, der 1941 erschossen wird.
- 1941 Evakuierung aus Moskau nach Jelabuga. Freitod am 31. August.

Gang, der an die Stufen anklingt, Dein Ton, Du.» Zwetajewa hat nie einer poetischen (noch politischen) Richtung angehört, die Attribute symbolistisch, akmeistisch, futuristisch treffen nicht. Herber als (der frühe) Pasternak, verbindet sie rhythmisch manches mit Majakowski. Die Darstellung entspricht jedoch immer einer zutiefst persönlichen, leidenschaftlichen Sicht der Dinge. Und keine Sache, die nicht Anlass zur Leidenschaft gegeben hätte. So auch das Meer (in einem Brief an Pasternak vom 23. Mai 1926):

«Ich liebe das Meer nicht. Kann nicht. So viel Platz, aber gehen kann man nirgends. (...) Und nachts! Kalt, zurückweichend, unsichtbar, nicht liebend, von sich selbst erfüllt – wie Rilke! (Von sich selbst erfüllt oder von der Göttlichkeit – das ist einerlei.) Die Erde tut mir leid, ihr ist kalt. Dem Meer ist nicht kalt, es ist die Kälte selbst, alles, was an ihm erschreckt – ist es selbst. Sein Wesen. Ein riesiger Kühlschranks. (Nacht.) Oder ein riesiger Kochkessel. (Tag.) Und vollkommen rund. Eine ungeheure Untertasse. Flach, Boris! Eine riesige, flachbödige Wiege, die jeden Augenblick das Kind (die Schiffe) hinausschleudern kann. Man kann es nicht streicheln (nass). Man kann nicht zu ihm beten (schrecklich). So würde ich zum Beispiel Jehova hassen. Wie jede Macht. Das Meer ist Diktatur, Boris. Der Berg ist – Göttlichkeit.»

Die Formulierung drängt zum Aphoristisch-Apodiktischen, ohne den Widerspruch zu scheuen. Es gehört zu Zwetajewas Lebendigkeit, dass sie provoziert.

Nicht nur in der Emigration steht Zwetajewa zwischen allen Fronten, doch dort gewinnt ihr Einzelgängertum schicksalhafte Züge. Als prosojetisch verschrien, vom (klassizistisch geschulten) Literaturpapst Adamowitsch disqualifiziert, durch die Armut sozial ins Abseits gedrängt, von der Epoche abgestossen, bildet sie in den Pariser Jahren definitiv ihren «Gegen-Sinn» heraus: ein trotziges, tapferes «Kontra». Es geht nicht um Märtyrerposen, um ein Leidenscharisma, sondern um die Unfähigkeit, sich zu arrangieren, mit dem Strom zu schwimmen: «daher mein Fussgängertum und meine vollkommene Einsamkeit: vor mir weicht alles zurück.»

Die Einsamkeit ist – neben der Liebe und der Kunst – das Leitmotiv von Zwetajewas Werk: einer gegen alle, alle gegen einen. Die Einsamkeit Gottes und des Menschen, die Einsamkeit des Dichters («jeder Dichter ist Emigrant») und des Ichs hic et nunc:

«Heimweh, jedesmal
Entlarvte Illusion
Mit ist es ganz egal
Wo ich allein bin.»

Allein auf welchem Stein
Steh mit dem Einkaufsnetz,
ich weiss nicht, was ist mein,
Spital, Kaserne – nichts.

Gleich, vor welchem Gesicht
Sich mir das Fell sträuben muss.
Die Menschen drängeln dicht,
Ich bin herausgedrängt, allein.

Für mich sein. Ein Kamtschatkabär
Ohne das Eis. Kann nicht dabei sein,
Kann nicht (will's auch nicht mehr).
Wo man sich beugen muss, mir gleich.

Ich folge nicht benommen
meiner Heimatsprache, ihrem Milchschiess –
Und wenn, die mir entgegenkommen,
mich nicht verstehen, es ist mir gleich

(Die Schlucker von dem Zeitungsbeer
Die Zentnerleser, Zeilenmelker ...)
Sie, 20. Jahrhundert, ist von hier,
Und mein Jahrhundert irgendwo. (...)»
(Übersetzung: Christa Reinig)

In die Literatur ihrer Heimat ist Zwetajewa erst nach Stalins Tod wieder aufgenommen worden. Heute reklamiert Russland sie als die gegenwärtigste, aktuellste Dichterin dieses Jahrhunderts, verwöhnt sie mit Editionen, Gedenkstätten, Feiern und Symposien und harrt des Nachlasses im Moskauer Zwetajewa-Archiv, der anno 2000 zugänglich gemacht werden soll. Die Zeit der Aussenseiterin ist gekommen – in einer Epoche radikalen Umbruchs.